

31. — « M. LE MINISTRE VA VENIR ! »

« M. le Ministre va venir ! M. le Ministre va venir ! M. le Ministre va venir ! »

Combien de milliers de fois cette phrase n'a-t-elle pas été répétée par tous les fonctionnaires du Service, au cours de ces trois dernières semaines, c'est-à-dire depuis l'arrivée du télégramme annonçant sa visite.

Elle doit être sortie dix fois par jour au moins de la bouche de chacun des fonctionnaires. Comment aurait-il pu d'ailleurs en être autrement, puisque la visite d'un ministre constitue dans les annales du fonctionnariat régional, un des événements les plus marquants ; même si par la suite elle ne doit pas figurer dans les manuels d'histoire à l'usage des écoles.

Chacun le sait, un ministre est un être de sang et de chair, comme tout le monde, comme vous-même et comme Mak Ujun, le gardien de bureau qui se sent fiévreux dès qu'une journée s'est passée sans qu'il ait été houspillé. Mais chacun sait aussi que dans le sang et la chair d'un ministre, coule quelque chose de surnaturel, un fluide extraordinaire, comme celui de la lampe d'Aladin. C'est là une caractéristique qui permet de le distinguer des autres hauts fonctionnaires, de même que le mercure permet d'isoler l'or de sa gangue. Et plus que tout autre, Kalikulah, qui venait d'être promu chef intérimaire du Service, était parfaitement conscient de ce que pouvait représenter cette visite.

Lorsque le télégramme lui était parvenu, Kalikulah n'avait pas attendu une seconde pour donner l'ordre de convoquer tous les chefs de bureau.

« M. le Ministre va venir, avait-il dit pour commencer. Que proposez-vous ? »

Les chefs de bureau étaient tous restés sans mot dire. Ils ne comprenaient pas encore le sens de la réunion et se regardaient les uns les autres du coin de l'œil.

« Allons, vite ! Dans un mois, M. le Ministre sera ici », avait insisté Kalikulah qui commençait à perdre patience.

Le plus âgé des chefs de bureau, Pak Pono, s'était risqué à lever le doigt, comme un gamin à l'école primaire, lentement et en hésitant.

« Oui, que proposez-vous ? »



— Que... que..., et le malheureux s'était interrompu.

— Vite, vite ! Un mois, ce n'est pas long, s'impatientait Kalikulah.

— En raison du fait que c'est pour la première fois que notre ministre vient ici, alors que les ministres précédents ne...

— Mais proposez donc, proposez ! Ce qu'il me faut, ce sont des propositions, avait interrompu Kalikulah en parlant de plus en plus vite. Que proposez-vous pour accueillir notre ministre ?

— Je propose que M. le Ministre... et Pak Pono s'arrête de nouveau. Je propose que Son Excellence, avant qu'il, euh ! que Son Excellence n'arrive, il vaudrait mieux, c'est-à-dire que, je pense que...

— Est-ce une proposition ou un discours ? » avait encore interrompu Kalikulah, de plus en plus impatient ; comme si M. le Ministre s'était déjà trouvé sur le seuil de son bureau.

« C'est une proposition.

— Importante ou non ?

— Oui, importante, si on la considère ainsi. Mais, bien sûr, si l'on déclare qu'elle n'est pas importante... euh !...

— Assez ! Assez ! avait coupé Kalikulah. J'ai seulement besoin de propositions importantes. Ce qu'il me faut en ce moment, ce sont des suggestions sur la façon dont il convient d'accueillir notre ministre. »

Il avait parlé si rapidement que Pak Pono, qui faisait office de secrétaire lors des séances et siégeait en face de lui, avait été obligé de se couvrir la bouche et le nez pour les mettre à l'abri des postillons qui sortaient de sa bouche.

« Ah ! Bon ! » s'étaient écrié presque à l'unisson les autres chefs de bureau. Ils venaient tout juste de comprendre quel était le vrai but de la conférence. Alors les propositions avaient surgi l'une après l'autre ; toutes avaient été minutieusement passées au crible et l'on avait établi un premier programme. Cela avait pris un jour entier.

Mais le lendemain, tout avait été modifié. La veille, avant de s'endormir, Kalikulah avait trouvé un autre programme encore plus formidable, et il se trouvait que chaque chef de bureau en avait aussi un nouveau à proposer, encore plus prestigieux.

Le programme définitif ne fut établi qu'après trois jours de discussions constantes. Vu les proportions et l'importance que ce programme avait prises, Kalikulah donna l'ordre de suspendre toutes les affaires courantes. Toutes les énergies et toutes les pensées devaient être mobilisées pour la mise en œuvre du programme d'accueil. Tous les fonctionnaires devaient travailler nuit et jour. On ferait des heures supplémentaires et si nécessaire, on servirait les repas dans les bureaux.

« C'est comme si on allait accueillir un roi, fit remarquer le plus jeune des chefs de bureau.

— Qu'avez-vous à redire à cela ? éclata Kalikulah surpris.

— Eh bien ! Notre pays est une République, fondée sur des principes démocratiques.



— Précisément ! Puisque nous n'avons pas de roi, c'est notre ministre que nous honorons comme un roi. Et si nous l'accueillons ainsi, ce n'est pas parce qu'il nous en a donné l'ordre, mais parce que nous le voulons bien comme ça, nous, c'est-à-dire le peuple. N'est-ce pas démocratique, ça ? »

Et le jeune chef de bureau fut réduit au silence. Il savait maintenant que dans une République, un ministre doit être considéré comme un roi, alors qu'il avait toujours cru, jusque-là, que ce n'était qu'un directeur qui coiffait plusieurs services.

Quand les réunions furent finies, Pak Pono, qui était si redouté des dactylos parce qu'il passait son temps à chercher leurs fautes de frappe, n'eut plus une seconde pour poser son postérieur sur une chaise. Il allait et venait continuellement en passant sa main sur son front ridé. Autrefois, il restait sur sa chaise, à classer et reclasser les monceaux de documents qui s'empilaient sur sa table. Mais à présent, la poussière s'accumulait et les papiers s'égarèrent. Il ne faisait qu'aller et venir, courant çà et là, comme un homme qui ne sait plus où donner de la tête. Son visage pâle d'ordinaire, était devenu bistre.

Bien qu'il fût en piteux état, il n'osait pas rester chez lui pour prendre un peu de repos. Kalikulah le demandait à chaque instant; parfois même il l'emmenait voir les préparatifs qu'on faisait en divers endroits et même en dehors de la ville, ce qui le faisait rentrer chez lui tard dans la nuit.

En fait, à part Kalikulah, la seule personne à être vraiment occupée était le Directeur des Finances et de l'Équipement. Il lui fallait recevoir sans cesse des visiteurs, tous membres du Comité d'Accueil, qui venaient lui demander toutes sortes de choses. Bien qu'il eût fort à faire, il trouvait tout de même le temps d'aller au marché acheter toutes les bricoles nécessaires : les papiers de couleur et les bambous pour les décorations, la colle, les clous, l'étoffe pour les drapeaux et les banderoles, et même les riz garnis¹² qu'il allait acheter dans les boutiques. Il se chargeait lui-même de tout cela. Et comme il était toujours bousculé, car le temps pressait, il ne remplissait plus les quittances sur place. Il demandait seulement à ceux qu'il payait, d'apposer leurs signatures. Heureusement qu'à la maison, sa femme pouvait l'aider à remplir toutes ces quittances, en quatre exemplaires.

Toute cette agitation ne restait pas limitée aux seuls bureaux. On en ressentait les effets par toute la ville. Les mères de famille notamment avaient davantage à faire, car tous ces enfants qui allaient à l'école, devaient avoir un uniforme blanc. Tout vêtus de blanc, ces enfants devaient faire la haie le long des rues, quand M. le Ministre arriverait. Les classes étaient vides, car chaque jour les élèves des Écoles secondaires se rendaient sur le terrain de football pour s'entraîner à chanter en chœur. Ils quittaient chaque jour leur École au pas cadencé et l'on

(12) Le *Nasi rames* ou « riz garni » est l'équivalent de notre « casse-croûte »; tout employeur se doit de fournir un repas à son personnel, quand il l'emploie en plus du temps réglementaire.



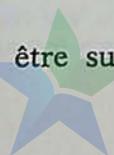
jugea nécessaire de placer presque à chaque carrefour deux agents de police pour régler la circulation, car ils n'étaient pas moins de dix mille... Sur un autre terrain, les dix mille élèves des écoles primaires s'exerçaient à des mouvements gymniques. Ces mouvements étaient de deux sortes : les uns étaient de style occidental et les autres de style oriental. Ce qu'on appelait le style oriental, c'était une sorte de danse aux ombrelles exécutée en masse. Les élèves qui étaient chargés de l'interpréter, devaient se procurer des costumes folkloriques appropriés. L'achat des étoffes était à mettre sur le compte du Service, sauf celui des *batik* * pour les jeunes filles. C'était aux mères de se charger de la confection, mais les vêtements resteraient la propriété du Comité qui pourrait s'en resservir, dans le cas où il faudrait accueillir un autre ministre. En outre, les cent plus jolies filles de l'école secondaire étaient chargées de se procurer des vêtements de cérémonie, comme ceux que portaient jadis leurs ancêtres. Pour cela, elles étaient exemptées de cours. Revêtues de ces antiques vêtements, elles escorteraient M. le Ministre dans une cérémonie spécialement prévue.

Cinq jours avant l'arrivée du ministre, on peut dire que le programme était au point. Une pareille organisation n'est pas une petite affaire; c'est autre chose qu'une soirée théâtrale ou même une réunion de masse. Tout doit avoir lieu à l'heure. A quelle heure l'avion atterrira-t-il ? Combien de minutes M. le Ministre restera-t-il à l'aérodrome. Combien de minutes faudra-t-il à sa voiture pour aller de l'aéroport à la ville. Et même, combien de minutes lui faudra-t-il pour aller à pied d'un endroit à l'autre, dans la ville. Et, l'allure de M. le Ministre ne doit pas être celle d'un athlète qui avance dans un stade, mais plutôt celle d'un jeune marié qui se rend chez sa future. Bref, où que se rende M. le Ministre, ce n'est pas tant la distance qu'il faut calculer, c'est le temps nécessaire. De cette tâche, Kalikulah s'était chargé personnellement ; il allait partout avec son chronomètre à la main, et Pak Pono qui le suivait comme une ombre, marchait derrière, prenant des notes dans un petit carnet.

On avait également envoyé un télégramme au ministre, pour savoir l'heure où M. le Ministre avait l'habitude de se lever, les heures auxquelles il faisait la sieste et aimait à aller se coucher, les heures auxquelles il prenait ses repas et ce qu'il mangeait d'ordinaire le matin, à midi et le soir. On avait même demandé quels étaient ses plats préférés, et les réponses étaient déjà arrivées depuis longtemps.

Bien que le programme fût au point dans ses grandes lignes, il n'en fallait pas moins surveiller tout ce qui concernait son exécution. La chorale était-elle fin prête ? Et les mouvements gymniques, étaient-ils bien synchronisés ? Bref, plus approchait le grand jour, plus les cœurs battaient vite, plus la fièvre augmentait et plus fréquentes devenaient les colères de Kalikulah. Le visage de Pak Pono, qui tirait déjà sur le gris, était maintenant presque noir. Il avait les yeux cernés, il se frottait de plus en plus souvent le nez avec sa main, et sa respiration devenait oppressée.

Il n'y avait pas que lui à être surmené. Tous les fonctionnaires



du Service de Kalikulah étaient atteints par le fléau. La plupart n'arrivaient que vers neuf heures au bureau et estimaient que c'était déjà bien tôt. Pak Pono lui-même qui d'habitude était très tâillon en matière de ponctualité, n'en faisait plus une affaire.

Lui-même arrivait en retard; quant à Kalikulah, il n'arrivait parfois qu'à midi, les yeux tout rouges, non pas qu'il fût en colère, mais parce qu'il venait tout juste de se lever. Chaque nuit, en effet, il assistait jusque vers deux heures du matin aux répétitions de la pièce de théâtre. A vrai dire, ni la présence de Kalikulah aux répétitions ni celle du vieux Pono n'étaient absolument nécessaires. Mais attendu que c'était à M. le Ministre en personne qu'on destinait cette pièce, Kalikulah voulait être là; ajoutons qu'il avait bon cœur, comme tous les Orientaux, et qu'il ne pouvait voir les autres se fatiguer tout seuls. Quant aux employés du bureau, ils préféraient discuter entre eux de tout ce qui avait retenu leur attention masculine au cours des répétitions et pratiquement ils ne travaillaient plus guère. Lorsque Pak Pono s'approchait d'un de leurs groupes, ils se dispersaient en hâte comme s'ils étaient pressés de faire leur travail. Mais ce n'était en fait que pour changer de place et aller continuer leur conversation dans un coin plus tranquille.

*
**

Tel était l'état des choses, lorsque Pak Ajub arriva de son village perdu. Il venait pour régler la question de l'augmentation de son salaire qui restait pendante depuis plus d'un an. Chaque mois, il avait écrit au Service responsable, pour demander qu'on la réglât. Mais il avait eu beau attendre avec patience, il n'avait pas encore reçu la moindre réponse. Il s'était donc décidé à se déplacer.

Il commença par se mettre en quête de Pak Pono. Mais un employé lui fit savoir que Pak Pono n'était pas venu au bureau depuis la veille.

« Qu'est-ce qui lui arrive ? »

— Je ne sais pas.

— Quand viendra-t-il au bureau ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— M. le Ministre va venir, finit par dire l'employé.

— Alors, si M. le Ministre arrive, il n'est plus nécessaire que les gens travaillent ? »

Pak Ajub posa cette question avec étonnement, car il ne voyait aucun des fonctionnaires travailler, comme il s'imaginait qu'ils auraient dû.

« Ce n'est pas mon affaire. C'est l'affaire de M. le Ministre », répliqua l'employé en laissant le nouveau venu à son insatisfaction, à sa surprise et à son incompréhension.

Pak Ajub se dirigea vers le bureau du Directeur des Finances et de l'Équipement, qui était précisément aux prises avec plusieurs visi-

teurs aux yeux rouges. Il était en train de rayer des chiffres sur un papier, et tout en rayant, il grommelait :

« Cela dépasse les prévisions. C'est exagéré !

— Comment cela, exagéré ? dit un de ses visiteurs en l'interrompant.

— Mais oui ! Ça va chercher dans les cinq mille roupies !

— Inutile de discuter ! reprit le visiteur encore plus furieux, payez plutôt ! Nous avons cherché à vous aider dans cette affaire. Ce n'est pas notre ministre qui arrive, mais le vôtre ! »

Irrité, le Directeur des Finances dévisagea son interlocuteur, dont les yeux étaient injectés de sang...; lui-même n'était pas très costaud et il détourna rapidement la tête comme un chien efflanqué qui tombe sur un bouledogue agressif.

« Combien voulez-vous maintenant ?

— Toute la somme !

— Toute ?

— Bien sûr ! Toute !

— J'ai reçu l'ordre de ne payer que la moitié.

— Je me moque de votre ordre. J'ai besoin de toute la somme. J'en ai assez de votre comédie ridicule. Chaque fois que je viens ici pour demander mon argent, vous me dites d'aller voir Pak Kalik¹³. Quand je demande à Pak Kalik, il me dit d'aller vous trouver. Je ne veux plus qu'on me traite comme un ballon. Si je ne reçois pas toute la somme aujourd'hui, eh bien, bonsoir ! Je me retire du Comité d'accueil ! »

Le Directeur des Finances perdait la tête. Il resta un moment interdit, puis se tourna vers un autre visiteur, sans en rabattre de son arrogance.

« Et vous, vous avez également besoin d'argent ?

— Eh oui ! pourquoi serions-nous ici, sinon ? répliqua l'autre du même ton arrogant.

— Combien ?

— Toute la somme évidemment. Nous ne sommes pas au marché ici. On ne discute pas. »

Le Directeur sentit son sang se glacer dans ses veines. Jamais encore, de mémoire de Directeur des Finances, il n'avait vu pareille rébellion. Ses pensées étaient en déroute. Il savait bien que tous ses visiteurs étaient furieux, mais s'il acquiesçait à leur demande, c'était ses finances qui seraient en déroute.

Longtemps il hésita entre la déroute de ses pensées et la déroute de ses finances. Si c'était la déroute des finances, le visage boutoné de Kalikulah prendrait une teinte noire et il avait une peur terrible des colères de son chef. Si, d'autre part, il demandait d'abord l'avis de Kalikulah dans cette affaire, il était sûr de n'en obtenir que cette seule réponse : « Du tact ! Il faut du tact ! »

Il était perdu dans ces réflexions, quand son attention fut attirée

(13) Abréviation de Kalikulah.



par Pak Ajub qui se tenait debout sur le seuil de la porte, et l'observait tristement. Un moment leurs regards se croisèrent. Puis le vieillard prit la parole :

« Je me nomme Ajub. J'arrive d'un village lointain. Je viens demander des renseignements sur la question de l'augmentation de mon salaire, qui traîne depuis un an.

— Ce n'est pas de mon ressort », dit le Directeur des Finances, déçu par les yeux tristes de Pak Ajub qu'il avait cru un instant solidaire de sa cause.

Cette phrase sonna comme une réprimande aux oreilles de Pak Ajub, qui sentait depuis quelque temps déjà la colère monter en lui. N'était-il pas d'un âge qui aurait dû le mettre à l'abri de semblables traitements ?

« Ne me rudoyez pas, Sutan¹⁴. Je ne suis pas venu ici pour que vous me rudoyiez. Je suis venu pour demander ce qui m'est dû. » Et il y avait un tremblement dans sa voix.

« Je n'ai pas le temps, M. le Ministre va venir ! » répliqua le Directeur des Finances, en haussant le ton. Puis il se tourna très vite vers ses visiteurs et leur dit sur un ton contenu et presque poli :

« Faites-moi un reçu provisoire, pour la somme dont vous avez besoin. »

Et tous de sortir un petit carnet de leur poche, de rédiger leur reçu, et de le remettre au Directeur des Finances. Celui-ci lisait la somme inscrite, comptait et recomptait des billets de banque et en remettait à chacun un paquet.

A cette vue, Pak Ajub ne voulut pas rester en arrière; lui aussi fit son reçu, une petite somme, rien que quatre cent vingt-deux roupies et demie et le soumit au Directeur des Finances. Celui-ci le lut, compta et recompta quelques billets, et les lui tendit. Mais au moment où Pak Ajub avançait la main pour les prendre, l'autre les retira vivement en disant :

« Et pour quoi cet argent ?

— Mais mon augmentation de salaire, fit Pak Ajub tout étonné.

— Il n'est pas question d'augmentation de salaire en ce moment. Il n'est question que de la visite de M. le Ministre », dit le Directeur des Finances en remettant l'argent dans le tiroir de son bureau qu'il ferma à clé. Et sans même prendre congé, il se retira d'un pas énergique.

Pak Ajub était un vieil homme, qui avait servi quarante ans comme fonctionnaire. Aussi savait-il être patient et accepter tout ce qu'on lui faisait avaler. Mais se pouvait-il qu'après tant d'années d'âge et de service, on le traite encore avec cette désinvolture, juste au moment où allait arriver le ministre d'un pays enfin indépendant et respectueux de la souveraineté populaire ?

La question de son augmentation traînait depuis plus d'un an, bien que chaque mois il eût écrit au Service à ce sujet, et maintenant qu'il venait en personne, il ne recevait que des rebuffades de toutes parts. Il se sentait si vivement affecté qu'il n'était plus à même de se contenir.

(14) Titre porté par les nobles de Minangkabau.

« C'en est trop ! pensait-il, ils y vont vraiment trop fort ! »

Du reste, il ne comprenait pas du tout pourquoi l'on faisait passer la visite du ministre avant sa propre affaire. Il ne comprenait pas et ne pouvait pas comprendre. Il ne pouvait pas réaliser que la Révolution en cours exigeait que l'arrivée d'un nouveau ministre qui n'était en place que depuis quelques mois et venait faire une visite de cinq jours dans cette région, soit considérée comme plus importante que sa propre affaire, qui était pendante depuis plus d'un an, alors qu'il avait quarante années de service derrière lui. Il aurait compris encore moins, si on lui avait dit que les frais nécessités par la venue du ministre étaient de mille fois plus élevés que la somme qu'il espérait tant obtenir...

Il ne comprenait bien que ce qui le concernait personnellement. Que dans un mois sa fille allait se marier, qu'il faudrait abattre une chèvre, et que pour cela il lui fallait cette somme qu'on lui refusait depuis plus d'un an. Il oubliait à quel point les employés du Service pouvaient être occupés, et leurs voix éraillées à force de répéter : « M. le Ministre va venir ». Il oubliait à quel point leurs visages étaient devenus durs, pâles, bistres, voire noirâtres. Il ne voulait pas voir leurs yeux rougis par l'insomnie et les fréquents accès de colère, qu'avait déclenchés ce télégramme arrivé vingt-cinq jours auparavant. Il ne voulait pas reconnaître non plus que la ville toute entière était en effervescence et que toutes les mères de famille avaient mal aux yeux d'avoir cousu les vêtements que leurs enfants devaient porter pour accueillir M. le Ministre. Il se refusait à comprendre aussi le sens de toutes les insulations qu'avaient attrapées les enfants des écoles, en répétant, en plein stade, leurs chansons ou leurs exercices sportifs, tant de style occidental qu'oriental.

« J'ai besoin de mon argent. Il faut que je l'obtienne avant de repartir, avant demain. Si pour un ministre, on peut dépenser tant de milliers de roupies en un clin d'œil, j'ai bien le droit d'obtenir moi aussi, ce qui m'est dû depuis plus d'un an. » Ainsi se plaignait Pak Ajub auprès des fonctionnaires, d'autant plus énervés que ceux qui se considéraient comme leurs chefs, les houspillaient davantage et qu'ils se sentaient de plus en plus surmenés...

Depuis trois jours déjà, Pak Ajub faisait antichambre dans les bureaux du Service. Il n'avait plus d'espoir qu'en une intervention de Kalikulah ou de Pak Pono. Mais il n'y avait pas moyen de voir le premier qui avait énormément à faire ailleurs (et les quelques rares fois où il était passé, c'était Pak Ajub qui n'était pas là); quant au deuxième, il était toujours souffrant.

Plus il fréquentait ces bureaux, moins il comprenait. Ce qu'il voyait avec ses lunettes de campagnard, ce n'était que des inutiles, perdant leur temps en bavardage sur cette grande fête qui allait bientôt avoir lieu, mais aussi sur le menu de la cantine. A son avis, pas un ne travaillait, ce qui ne les empêchait pas de se dire tous très occupés. Occupés, ils n'avaient l'air de l'être que lorsqu'il y avait quelque chef de bureau dans les parages.

Un beau jour néanmoins, Kalikulah vint à passer au moment où

Pak Ajub se trouvait au bureau; un rayon d'espoir illumina les yeux du vieillard. Il était convaincu que cette fois ses désirs allaient être exaucés. Il serait en mesure d'abattre sa chèvre, le mois d'après, et sa fille aurait enfin un mari. Kalikulah était certainement prêt à l'aider. Non seulement parce que l'argent qu'il demandait, ne représentait qu'une infime partie de la somme engagée pour la visite du ministre, mais en outre parce qu'autrefois, au temps de la Révolution, Kalikulah s'était réfugié dans sa propre maison, durant près d'un an. Sans hésiter plus longtemps, il alla trouver le Directeur du Service dans son propre bureau. Kalikulah était en conférence avec plusieurs personnes, et avait l'air de discuter de choses importantes, car tous les chefs de bureau étaient présents.

Avant de commencer, Kalikulah fit errer son regard sur l'assistance, et l'arrêta sur Pak Ajub. Celui-ci allait ouvrir la bouche, mais Kalikulah parlait déjà :

« Où est donc Pak Pono ?

— Il est souffrant, répondit quelqu'un.

— Souffrant ? Quelle blague. Qu'on aille me le chercher immédiatement ! Il ne nous reste plus que très peu de temps.

— Mais il est à l'hôpital !

— Allez le chercher quand même ! Amenez-le moi, quand bien même serait-il en enfer !

— L'amener ? demanda avec étonnement celui qui avait répondu jusque-là.

— Oui, et immédiatement, répéta Kalikulah.

— Mais ne savez-vous pas, que Pak Pono se trouve depuis deux jours déjà à l'hôpital ?

— Non ! Il est vraiment malade ? Il aurait quand même pu attendre quelques jours de plus ! »

Puis il enchaîna sans attendre de réponse :

« Messieurs, on peut dire qu'en somme tout est prêt. Demain et après-demain, il y aura les répétitions générales sur le terrain de football. Tous les numéros seront répétés un par un. Les maîtres grognent et disent tous qu'on exige trop de leurs élèves. Ils ont demandé au début, qu'on leur distribuât des bonbons à chaque répétition. J'y ai consenti. Mais ils viennent de me demander qu'on accorde une bouteille de limonade à chaque participant, lors des deux répétitions générales et lors de la fête. J'ai dit que je n'y voyais pas d'objections, à condition que nos finances le permettent. Mais ils ne se contentent pas d'une promesse... C'est donc à vous, Monsieur Binu, de nous régler cela.

— Mais, les fonds destinés à l'alimentation, sont épuisés, répondit le Directeur des Finances.

— Comment est-ce possible ? Dix mille roupies dépensées comme ça ? Alors que M. le Ministre n'est même pas arrivé ?

— Voici les détails », dit le Directeur des Finances en exhibant son carnet de notes.

Kalikulah écarquilla les yeux en lisant les chiffres. Il avait du mal

à croire que des dix mille roupies initiales, il ne restait presque plus rien, alors que M. le Ministre n'avait même pas encore quitté Djakarta.

« Ça ne va pas ! Ça ne va pas du tout ! Comment est-il possible que rien que pour les riz garnis et la boisson des fonctionnaires, vous ayez dépensé cinq mille roupies ! Mais ils ont tout de même leur salaire ! Et ils vont recevoir une allocation pour leurs heures supplémentaires ! Et ils se tapent des riz garnis à gogo ! Ça ne va pas ! Monsieur Binu, vous m'en rendrez compte ! Et la limonade pour les élèves ? Mais, ils sont tous fous, ma parole ! Combien coûte une bouteille ? »

Kalikulah criait comme un fou véritable.

« Vingt centimes la bouteille, quand on achète en gros, il y a vingt mille élèves, trois par personne, ça fait... douze mille roupies », répondit le Directeur des Finances, après avoir fait ses opérations sur un bout de papier.

« C'est de la folie ! de la folie ! Que ses enfants boivent de l'eau de la rivière ! Ah ! mon Dieu ! Faites que le ministère tombe ou que le ministre ne vienne pas... »

— C'est bien ce que je disais aussi, dès le début, interrompit le plus jeune des chefs de bureau. Notre ministre est le ministre d'une République démocratique... »

Kalikulah sentit la pointe : c'était évidemment une chose qu'un de ses subordonnés n'aurait pas dû dire. Il le reprit rudement :

« C'est une conférence de service, Monsieur. L'opposition n'est pas admise ! »

Le jeune chef de bureau ne se considéra pas pour battu et continua à pérorer :

« Chaque fois qu'un nouveau ministre est désigné, il fait une tournée dans les provinces. A tous, il fait des promesses, puis il rentre et le ministère tombe. Un nouveau ministre est désigné, qui fait également une tournée dans les provinces et qui fait également des promesses à tout le monde. Puis il retourne à Djakarta, et il est remplacé ; et c'est nous autres qui avons tous les ennuis... »

— Monsieur ! En tant que fonctionnaire, vous devez veiller à ce que vous dites ! Vous n'êtes pas membre du Parlement ! »

Et Kalikulah s'échauffait, oubliant qu'il venait lui-même de souhaiter la chute du ministère. Soudain, il s'en souvint et ajouta bien vite :

« Il ne sert à rien de regretter maintenant. Vous faites tous partie de mon service. C'est donc à vous qu'incombe la tâche de m'aider à sortir de cette impasse. Au cas où vous n'y serez pas disposés, mieux vaut me le dire tout de suite ! »

Mais le jeune chef de bureau n'était point encore disposé à abandonner, et il répliqua :

« Je ne parle pas de regretter ce qui est arrivé. Je souhaite seulement que cela serve d'avertissement pour l'avenir. Ce que je regrette, c'est uniquement cette envie de toujours vouloir faire mieux. La première fois qu'un ministre est venu dans notre région, nous l'avons

accueilli simplement, dans la mesure de nos possibilités, et ce faisant, sans lui manquer le moins du monde, du respect que nous lui devons. Le ministère a changé à plusieurs reprises. Et chaque fois qu'un nouveau ministre est venu nous voir, nous avons voulu lui réserver un accueil plus magnifique qu'à son prédécesseur... Ça nous a coûté de plus en plus cher, et voilà le résultat. Pourrait-on à l'avenir décider de simplifier un peu ce genre de réception ?

— Taisez-vous ! De quel parti êtes-vous, d'abord ? De l'opposition, sans doute ? Vous êtes contre le ministre, n'est-ce pas ? » et Kalikulah l'accusait d'un ton menaçant.

Pak Ajub qui était resté debout près de la porte, comprenait de moins en moins, comment on en était venu à ce point. Il ne pensait qu'à une seule chose, au moyen d'obtenir son argent. Son séjour en ville n'avait déjà que trop duré. Dans moins d'un mois, sa fille allait se marier. Et il fallait abattre une chèvre. Et comme si cela avait été prévu d'avance, il profita d'un instant de silence pour s'avancer vers Kalikulah.

Celui-ci le regarda avec étonnement. Pour autant qu'il s'en souvînt, ce vieil homme n'appartenait pas au Comité d'accueil. Pourtant, il lui semblait avoir déjà vu quelque part ce visage désabusé. Mais quand ? Il ne parvenait pas à s'en souvenir... Il finit par renoncer à chercher dans sa mémoire, et il lui vint à l'esprit que ce pouvait être quelque appariteur, qu'un chef de service lui déluguait pour une affaire concernant le Comité.

« Eh bien ? » demanda-t-il aimablement à Pak Ajub.

Celui-ci sentit que le moment était favorable, et, d'un seul trait, débita toutes ses rancœurs en même temps que la raison de sa visite.

« Dans un mois, ma fille va se marier. Il faut abattre une chèvre. Ça se comprend, puisque ma fille est l'aînée. Si on ne me donne pas maintenant mon augmentation, ce sera pour moi une catastrophe.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ! Il n'est pas question de mariage pour le moment, mais bien du ministre ! »

Et Kalikulah donna libre cours à son humeur, car il se sentait un peu ridicule d'avoir écouté si longtemps la clownerie du vieux.

Pak Ajub, cependant, refusait de lâcher prise. Il était bien résolu ; il devait savoir se défendre, s'il ne voulait pas être condamné à garder une vieille fille sur les bras. Il banda les nerfs du cou, fit litière de son indignation, ferma ses oreilles à toutes les injures qui allaient tomber et insista. Au point que tous les assistants en furent indignés. Pas un n'eut le cœur de chercher une solution ; tous gardèrent un profond silence, et firent la sourde oreille. Les difficultés auxquelles se heurtait ce vieil homme après quarante ans de service, ne les regardaient évidemment pas. Et d'ailleurs, les difficultés auxquelles se heurtait Kalikulah à propos de la visite de ce nouveau ministre, ne les regardaient pas non plus. Pour eux, il n'y avait pas de problème. Ils ne se sentaient pas le moins du monde impliqués et encore moins responsables. Ils n'étaient responsables que d'une seule chose : assister aux réunions, et acquiescer à tout ce que disait leur chef.

Pourtant Kalikulah commençait à s'essouffler. La colère, l'amertume, le dégoût le prenaient à la gorge en même temps. M. le Ministre allait bientôt arriver, et rien n'était encore prêt pour le recevoir. Jusqu'aux instituteurs qui faisaient les difficiles et demandaient des choses extravagantes, indécentes même... Il avait à présent l'impression qu'il n'y avait plus que lui au monde et que le ministre qui allait arriver était son ministre à lui, et non celui de ses concitoyens.

Le vieil homme qui se tenait devant lui n'en continuait pas moins à débiter ses réclamations; avec un bruit de magnétophone dont la bande passe en sens inverse. Et lorsqu'il en vint à dire : « Qu'est-ce qu'après tout, que quatre cents roupies ? » Kalikulah sauta sur l'occasion. Tout ce qui était resté étranglé dans sa gorge, éclata avec le grondement d'une éruption volcanique.

« C'est précisément pour cette raison, que vous pouvez disposer », lança-t-il et il jura terriblement...

Pour Pak Ajub, ce fut la panique; il en perdit presque l'équilibre; avant même qu'il n'ait pu se ressaisir, Kalikulah parlait à nouveau; il avait changé de sujet, il en était revenu à son ministre.

« Eh bien ! Messieurs ? Douze mille roupies pour acheter un liquide qui remplirait moins d'un mètre cube, c'est trop ! Nous manquons d'argent pour cela, puisque la somme disponible a été presque dépensée, avant même que M. le Ministre ne parte de chez lui. »

Kalikulah porta son attention sur chacun des assistants; il les fixait longuement l'un après l'autre, mais chaque fois qu'ils rencontraient son regard, ils se hâtaient de regarder par la fenêtre ouverte. Seul Binu, le Directeur des Finances, paraissait plongé dans une profonde réflexion. Longtemps son chef l'observa, mais il réfléchissait toujours; et le regard de Kalikulah finit par revenir à Pak Ajub. Alors sa gorge s'enfla derechef. C'était comme si un diable en fureur s'agitait devant lui, et soudain, comme si un scorpion l'avait piqué, il s'écria :

« Va-t-en ! ou je te renvoie ! »

Le visage du vieux, auquel l'excitation avait donné de belles couleurs, blêmit d'un coup, comme, dans un carrefour, un feu rouge qui verdit. Tout son courage avait disparu, la terre s'enfonçait sous ses pieds. Soudain, il reprit confiance et s'apprêta à ouvrir la bouche, mais l'autre le devança en lui intimant à nouveau l'ordre de sortir. C'avait été son dernier sursaut, le dernier éclat de la flamme qui va s'éteindre. Cette fois-ci la mèche était bien morte et c'était l'obscurité totale. Il sortit en titubant, puis s'affaissa sur une chaise, flasque comme un ballon qui vient d'éclater.

Cependant, dans le bureau, un rayon de clarté avait jailli, le rayon qui finit toujours par sortir des cervelles de génie, en l'espèce celle du Directeur des Finances. Il proposa de ne pas donner de limonade aux élèves, car cela n'aurait pour effet que de remplir les poches des étrangers qui possédaient la fabrique de limonade¹⁵. Mieux valait verser

(15) Il est à penser que, dans cette ville comme dans beaucoup d'autres, la fabrique de limonades était aux mains d'un propriétaire chinois.

l'argent dans les caisses de l'Association des Parents d'Elèves et des Instituteurs¹⁶. Tous les instituteurs qui avaient réclamé, seraient d'accord, à coup sûr.

« Mais où trouver l'argent ? demanda Kalikulah.

— L'essentiel est que M. le Ministre soit satisfait de l'accueil que nous lui réservons; qu'il soit content, et les questions financières seront faciles à régler. Cela s'est déjà vu. »

Kalikulah eut l'air d'être pleinement convaincu, et ce fut la détente générale; toutes les fenêtres, toutes les portes s'ouvrirent toutes grandes, et les cœurs tout à l'heure déprimés, s'enflèrent de nouveau comme des ballons. Seul le ballon de Pak Ajub restait dégonflé. Il était affalé sur sa chaise, évanoui, l'écume aux coins des lèvres. Mais personne ne voulait le savoir; sauf Dieu peut-être, mais Dieu ne voulait pas intervenir dans cette affaire. Il avait placé ses créatures sur la terre, et c'était à elles de se débrouiller; personne ne pouvait rien leur reprocher, si elles ne voulaient point se faire de reproches à elles-mêmes.

Le fait était que tous ceux qui se trouvaient dans le bureau de Kalikulah, ne voulaient rien savoir de ce qui se passait à l'extérieur. Ils rayonnaient de joie et riaient épanouis. Leur monde était léger, léger, et plus rien ne les empêchait de se détendre. Quelque chose pourtant, vint brusquement troubler leur fête; bien qu'ils n'aient rien eu de cette tristesse qui d'habitude précède les mauvaises nouvelles. Le téléphone sonna et Kalikulah décrocha. Tout resta un instant suspendu, juste un instant; quand il raccrocha, la joie était encore dans l'air.

« Messieurs, dit-il avec émotion, M. Pono vient de mourir, à l'hôpital.

— Pak Pono, mort ! »

Tous étaient stupéfaits. D'un coup, le silence s'était fait dans la pièce. Kalikulah finit par le rompre en disant avec gravité :

« Il est vraiment dommage que M. Pono soit mort trop tôt. S'il avait pu attendre jusqu'à l'arrivée de M. le Ministre, c'eût été une bonne chose pour lui. M. le Ministre lui aurait sans doute donné de l'avancement. C'est vraiment très dommage...

— Oui, vraiment très dommage, répétèrent tous les chefs de bureau.

— Mais c'est heureux aussi, ajouta Kalikulah. Je veux dire que si M. le Ministre apprend que Pono est mort à la tâche, en préparant la réception qui lui était destinée, il sera sans doute très ému. M. le Ministre pensera sans doute que nous avons tous fait le maximum pour célébrer sa venue. Il s'occupera plus spécialement de nous tous, à l'avenir, et donnera l'ordre au Directeur du Personnel d'activer notre promotion. Et de fait, si M. le Ministre n'en venait pas à ces conclusions, ce serait en vain que nous nous serions donné tant de peine; en vain

(16) En Indonésie, les instituteurs sont toujours représentés au sein des Associations de parents d'élèves, ce qui explique, à la phrase suivante, la réaction que le Directeur des Finances en espère...



que M. Pono se serait sacrifié; en vain, certes, qu'on traiterait M. le Ministre d'Excellence, s'il n'avait pas le cœur assez bon pour accélérer la parution du décret concernant notre promotion.

— Oui, il est vraiment dommage que M. Pono soit mort trop tôt, interrompit un chef de bureau.

— Mais si l'on y réfléchit bien, il n'y a pas que nous à avoir travaillé; nos employés aussi en ont mis un coup, ajouta un autre.

— J'ai également pensé à eux, répliqua aussitôt Kalikulah. Il n'est pas question pour eux d'espérer une promotion, sous prétexte que M. le Ministre est venu en visite. Mais j'ai pensé que si on leur donnait à chacun une chemise en prime, ce serait une bonne chose. Qu'est-ce que vous en pensez, Binu? Pourriez-vous dégager les fonds nécessaires?

— Je peux toujours essayer, à condition que ce ne soit pas une chemise de luxe, répondit le Directeur des Finances.

— Bien sûr que non! » reprit Kalikulah, et tout d'un coup il pensa à sa femme, qui depuis longtemps lui réclamait des boucles d'oreilles en brillants. Elles ne coûtaient que mille cinq cents roupies. Ce serait bien normal après tout que sa femme reçoive un petit cadeau, à l'occasion de la visite du ministre. Ne lui avait-il pas fallu, durant tout le temps des préparatifs, veiller, pour lui ouvrir la porte, toutes les fois qu'il revenait à des heures indues?

Dans tout cela, bien sûr, il ne se souvint pas un seul instant de Pak Ajub, de la somme dont celui-ci avait besoin, et de sa crainte de rester avec une vieille fille sur les bras. Pak Ajub avait servi quarante ans fidèlement, et était venu en personne depuis son lointain village pour demander une petite somme ridicule, mais personne ne songeait à lui, car sa venue ne s'inscrivait pas, paraît-il, dans le programme mis en œuvre pour la venue du ministre.

Et quand tous ceux qui s'étaient réunis dans le bureau de Kalikulah, sortirent pour aller à l'hôpital rendre hommage à la dépouille de Pak Pono, personne ne fit attention à lui. Une fois revenu à lui, il avait tout oublié de son affaire. Il savait seulement qu'il était terriblement fatigué, qu'il avait faim et n'était plus capable de rien. Tous passèrent devant lui, personne ne le regarda. Il eut peur de leur demander d'aller lui chercher un verre de café. Il se sentait si insignifiant... Il était venu demander ce à quoi il avait droit et il avait été si malmené, si piétiné... Que serait-ce, si maintenant il leur demandait leur aide... et il resta là, l'esprit creux. Il n'espérait plus rien, pas même qu'on fasse attention à lui. Les autres étaient partis et il restait tout seul, annihilé, dans la superbe antichambre.

Le local où il se trouvait, ne lui inspirait que de l'indifférence, alors que jusqu'à présent, tout ce qui en émanait, avait eu pour lui une importance extrême.

Et lorsque tous revinrent, surexcités, en répétant la dernière nouvelle : « M. le Ministre ne viendra pas! » il était toujours sur sa chaise, très las.

XXIII. — Nugroho NOTOSUSANTO

Nugroho Notosusanto est né le 15 juin 1931, à Rembang, petit port de la côte de Java central (proche de la frontière administrative qui sépare Java central de Java-est). Durant la Révolution, il interrompt ses études pour participer à la Résistance. En 1951, il entre à la Faculté des Lettres de l'Université Indonésia, à Djakarta et, à partir de ce moment, participe à plusieurs revues, soit comme auteur (*Mahasiswa, Indonésia, Kisah*), soit comme rédacteur (*Tjerita, Gelora, Kompas, Roman*). Dès la fin de ses études à l'Université (1960), il est autorisé à y donner des cours. Il organise des rencontres entre écrivains et étudiants, enseigne la philosophie de l'histoire (en 1964) et devient adjoint du recteur (en 1965). Il dirige d'autre part l'Institut d'Histoire de l'Armée et vient d'être chargé (1967) de la rédaction d'une Histoire des Forces armées d'Indonésie. En août 1968, il fait paraître, en collaboration avec Ismail Saléh, une petite étude, en anglais, sur le « coup » de 1965 : *The coup attempt of the « September 30 movement » in Indonesia*, Pembimbing Masa, Djakarta.

En tant qu'auteur de *tjerpén*, il est surtout connu par quatre recueils : « Pluie matinale », *Hudjan kepagian*, 6 nouvelles, 83 p., Balai Pustaka, Djakarta, 1958 (rééd. 1962 et 1966); « Trois villes », *Tiga kota*, 9 nouvelles, 95 p., Balai Pustaka, Djakarta, 1959; *Rasa sajangé*, 9 nouvelles, 133 p., Pembangunan, Djakarta, 1961; « Verte est ma terre, vert est mon blouson », *Hidjau tanahku hidjau badjuku*, 2 nouvelles, 16 p., Balai Pustaka, Djakarta, 1963.

Les trois nouvelles présentées ici sont parues, groupées sous le titre « Rembang » dans le recueil « Trois villes »; elles y constituent le premier élément d'un triptyque, dont les deux autres volets sont « Djogdja » et « Djakarta ». Le lecteur y trouvera, par-delà de brèves intrigues, menées non sans brio, une évocation de la société de Rembang, la petite ville, où, rappelons-le, l'auteur est né et a vécu son enfance. Nugroho décrit plus particulièrement le milieu des *prijaji* *, c'est-à-dire cette classe de fonctionnaires qui, au temps des Hollandais, constituaient une façon d'aristocratie; le premier texte traite de la confiance que certains d'entre ces notables mettaient dans l'efficacité des guérisseurs; le deuxième, de la façon dont la plupart concevaient le mariage; le troisième, de la place qui était tout naturellement faite, au sein de cette société, aux danseuses de *tajuban*, que nous ne pouvons pas ne pas assimiler à des prostituées.

